

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **62 (1924)**

Heft 47

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nous expédions le Conteur Vaudois à l'essai, espérant qu'un grand nombre de nos compatriotes comprendront qu'en s'y abonnant, ils encourageront les amis du patois et des coutumes vaudoises. Les nouveaux abonnés recevront gratuitement les numéros de novembre et de décembre.

LETRE DE LA MI-NOVEMBRE

UNE rubrique dans nos journaux qui ne peut que frapper les lecteurs est celle de l'entraide helvétique. En effet, de tous côtés, les listes s'allongent pour les secours, non seulement, à nos confédérés dans le malheur, mais encore à nos voisins au-delà des frontières.

Le canton de Vaud, nous pouvons le dire sans vantardise, répond à tous les appels avec une générosité très large. Ne voyons-nous pas des ventes atteindre vingt mille francs dans des localités qui ne sont ni des grandes villes, ni des centres importants. C'est donc que les plus modestes y vont de leur obole.

Par ces temps où l'on dit que le matérialisme, l'appât du gain dominant les consciences, ces constatations sont réconfortantes et nos populations prouvent par leur élan à tendre la main aux infortunés que la cordialité vaudoise est toujours prête à se manifester. Il est un événement dans les annales de l'entraide qui, comme tant d'autres est tombé dans l'oubli mais que les lecteurs du *Conteur Vaudois* ne m'en voudront pas de rappeler.

Une Vaudoise, distinguée par son patriotisme fervent a qualifié cette journée d'histoire ; elle le mérite par l'ampleur qu'a prise le déploiement de la générosité.

C'était au temps où nos bonnes villes rationnées, tournaient vers les campagnes des regards d'envie ; dans les fermes vaudoises on avait du lait, du pain, des pommes de terre, du beurre, de la farine, sans compter, et, en outre, on voyait sur les tables, du miel, des œufs et bien d'autres douceurs ; on avait de l'huile pour la salade, de la chicorée à café, des jambons et des saucisses, autant de produits délicieux dont on n'osait plus même rêver, en ville. C'est alors que pour contribuer au Don national, les dames qui veillent aux destinées de l'Association des Vaudoises portant costume, imaginèrent le marché des Vaudoises sur Montbenon.

Ce marché devait apporter aux ménagères de Lausanne, ces denrées devenues si rares, et cela à prix abordables et « sans cartes ».

Et ces denrées, c'étaient les fermes vaudoises qui allaient les fournir, on le leur demanderait et elles le feraient, cela était certain.

En vérité ce fut la campagne vaudoise qui fournit le marché que les Vaudoises tinrent en personne, dans leur costume au fichu frais et au coquet bonnet à dentelle. Ce fut avec un élan magnifique et avec entrain que la campagne vaudoise donna ; les chars se succédaient

sur Montbenon ; tel syndic conduisait lui-même une montagne de sacs et de paniers ; des camions amenaient de la gare des marchandises expédiées par chemin de fer ; les employés des postes fédérales apportaient des monceaux de paquets express des coins les plus reculés du canton.

Aussi comme la vente marcha ; on fit des heureux de tous côtés ; on vendit à prix modérés toutes ces bonnes choses et l'on constitua pour le Don national, une fort belle somme.

Et de tous côtés, aussi, ce fut une louange sincère et chaleureuse à l'adresse des ménagères vaudoises, déposant libéralement ce riche butin dans les paniers des quêteuses en le recouvrant d'une grande gerbe de fleurs qui ornent tout jardin campagnard, « pour être donnée par dessus le marché » avaient-elles dit.

Un Anglais de passage à Lausanne, enthousiasmé par cette manifestation originale, dont il fit, du reste, un récit vibrant dans un quotidien britannique, paya cinq francs, un œuf du marché des Vaudoises qu'il emporta et qui figure dûment étiqueté dans les vitrines du Musée de son journal. *Mme David Perret.*



HENRI QUATRE ET LÈ Z'OUYE

LOU RAI ne sè pllièsai pas tant tsi li, l'amàve mi sè promenà pè la campagne. Cein lài tsandzive sè z'idée. On dzoi qu'ètai zu sè promenà po sè diverti on bocon, l'avai prai on làivrou po, liaire. S'achetève dâi iâdzo vè on bosson, aô bin su on banc dèso on sapin.

Vouaitive son làivrou dâi momeint et pu chondzive à ti le tracas qu'on hommo pao avâi dein le plie hiote fonchons pô gouvernâ on payi.

On dzor que fasâi bin tsaud, s'ètai acheta su on banc à l'ombro d'on bliiessounâ et s'ètai eindroumâi, lo codo su lè dzênâo.

Mafâi, tot d'on coup, l'ire tsesâ su son nâ et s'ètai griffa su dai pierrette que sagnolâve on tant sâi pou.

L'âi avâi on petit riô pas bin lien, quôte cambâie, io l'ire zu sè lavâ ; ein amont dè clia campagne, lài avâi on bouëbou que gardâve dai z'ouye. S'einbante ver li po dèvesâ on tantinet. Ein vollient s'ein reintornâ, l'a vu que l'avâi âobliâ son làivrou.

L'a demandâ âo bouëbou se volliâve allâ queri son làivrou vè clli bliiessounâ su lou banc et lài baillè onna pice d'ardzeint.

— Vai monchu, fâ lo mousse, ie vu bin alla, mâ vo faut mè gardâ mè z'ouye peindeint que i âodri lé. Lài baillè l'ecourdja et pu via. Mafâi ! Lè bougresse de bitè l'ant d'abo vu que nire pllièrein lou bouëbou, l'ant quemeinci à bramâ et à corre. Lou rai l'a manèyi l'ecourdja tru rido, que lè z'ouye l'irant quasu tôte

lavi quand le bouëbo l'è reveгна. Lou bouëbou l'a prâi l'ecourdja dâi man et l'a moriginâ Henri IV que l'a de :

— Sâ-tou à cò te repond dinche ? Ie su lou rai Henri !

— Mein fotou bin, cò vo z'itè. Tot cein que sè l'è que vo ne vaillâi rein po gardâ lè z'ouye, lài repond lo bouëbo. Et Henri quatro s'è ein allâ tot bossu ein rizeint.

Transmis par E. P., Morges).

LA VEILLÉE DU « VIN CUIT »

EST dans une espèce de chambre à lessive de campagne, aux murs noirs, au plafond noir à larges poutres. Dans un angle monte une lumière rouge, vacillante, qui dessine les contours d'un établi de menuisier, de scies suspendues au mur, des sacs dressés sur le sol cimenté ; elle masque la rondeur de courges entassées, peint au plafond d'épaisses ombres derrière chaque poutre. Deux silhouettes de femmes sont posées contre les vapeurs roses qui s'échappent du foyer en tremblotant : l'une, debout, longue, mince, avec un visage maigre, des yeux enfoncés au regard dur, s'incline, de temps en temps, vers le chaudron. Les coins de sa bouche descendent ; la flamme met un petit éclair dans ses yeux, mais ses lèvres ne bougent pas, on dirait qu'elles sont figées depuis toujours et qu'elles n'ont jamais souri. L'autre est assise nonchalamment sur un tas de bûches, plus couchée qu'assise. Elle a tourné vers le feu un visage calme aux joues rondes où les ombres ne marquent pas encore de rides.

La vieille se penche lentement, fronce ses sourcils noirs à cause de la vapeur brûlante ; la jeune prend une bûche, qu'elle pousse entre les braises et le ventre rond des chaudières. On entend quelques craquements comme quand on passe la main sur le dos des chats ; des cordons de fumée s'éparpillent en fils vers le plafond ; les flammes montent ; tout devient un moment plus jaune et plus clair...

Un bruit de pas... Les femmes se sont retournées et ont regardé vers la porte ouverte. Une ombre vague était sur le seuil de la porte ; elle n'a pas bougé d'abord, puis : « Entrez seulement ! » C'était Pelon. Il avait balayé la grange, jeté un dernier coup d'œil à l'écurie et était parti, sans même changer de blouse. Pelon a dit : « A-t-il de l'avance, ce vin cuit ? » Ses paupières clignotent parce que la fumée lui pique les yeux ; il s'appuie à l'établi malgré que deux bancs aient été apportés. Puis c'est Jacques qui est entré en traînant ses socques délacées, Jacques le « benet » avec son chapeau de feutre informe et crasseux, ses yeux ronds sans vie et son menton en pyramide. Albert, le beau garçon, à la moustache bien taillée, à la voix claire, aux gestes assurés, parce qu'il est riche, Albert est venu aussi avec des filles (on le rencontre toujours avec des filles) ; l'une a des cheveux noirs, au teint pâle et de petits yeux noirs ; l'autre de grosses joues roses et rouges ; des blondes, des brunes, des noires, des maigres, des grasses, quelques jolies, des laides